

Poitiers. Théâtre, le 11 février 2016. Andrea Liberovici (né en 1962) : Faust's box (création). Helga Davis, Andrea Liberovici. Ars Nova Ensemble. Philippe Nahon

De tous les mythes existants, celui de Faust est celui qui réussit l'exploit de concentrer le plus grand nombre d'oeuvres littéraires, cinématographiques ou musicales depuis son apparition. Parmi les plus célèbres, figurent le Faust de



Johann Wolfgang Von Goethe (1749-1832), celui de Charles Gounod (1818-1893) ou celui de René Clair (1898-1981). Dans cet univers de chefs d'oeuvres, le dernier opus du compositeur italien Andrea Liberovici (né en 1962) ne fait que confirmer le succès jamais démenti du mythe de Faust. Faust's box est la dernière commande d'Ars Nova Ensemble et de son directeur musical Philippe Nahon. A l'occasion de la création mondiale de Faust's Box, c'est Helga Davis, actrice et chanteuse à la voix assez jazzy, qui a été invitée à chanter et à déclamer l'oeuvre présentée en création à Poitiers, une partition particulièrement exigeante de Liberovici.

**Création saluée unanimement, le mythe de Faust réinventé par
Andrea Liberovici**

Faust's box au TAP de Poitiers

Comme nombre de compositeurs contemporains, Liberovici utilise une bande son sur laquelle est enregistrée la voix de Robert Wilson, le «narrateur de l'ombre», mêlée à des sons captés dans la ville et dans la nature. Quant à l'orchestre, outre les cordes et les timbales, paraissent des «instruments» surprenants que Liberovici est allé chercher dans la vie quotidienne : marteaux, cravaches, roues à eau par exemple. Faust damné après son pacte avec Mephistophélès, arrivé en enfer, s'échappe comme il peut pour tenter de rendre sa situation vivable, à défaut d'être acceptable. **L'actrice et chanteuse Helga Davis s'intègre dans le spectacle avec talent** ; d'une voix chaleureuse, l'artiste alterne texte chanté et parlé et fait transparaître avec talent le désespoir de Faust enfermé dans sa boîte infernale. Le miroir installé au fond de la boîte où se trouve Faust, oblige le malheureux damné à affronter son passé et les raisons qui l'ont poussé à accepter de passer un pacte avec le diable.

Philippe Nahon dirige Ars Nova avec souplesse et rigueur ; la battue est claire, nette, précise ; d'ailleurs la musique de Liberovici ne permet pas vraiment d'improviser. Musicalement et textuellement, Liberovici alterne avec talent, espoir, désespoir, tentative d'évasion, résignation. C'est la complicité entre Nahon et ses musiciens qui forme le socle du succès de la soirée, alliée à une artiste exceptionnelle, Helga Davis, et à un compositeur talentueux, Andrea Liberovici ; le collectif s'est approprié le mythe de Faust en une œuvre absolument personnelle qui ne copie ni ne s'inspire de personne.

N'oublions pas qu'Ars Nova réalise une création à peu près chaque année. Après « A l'agité du bocal » de Bernard Cavanna en 2013 et « Courte longue vie au grand petit roi » d'Alexandros Markéas, en 2014, Faust's box » d'Andréa Liberovici qui voit le jour en ce mois de février 2016, s'impose à nous avec force et poésie. Le public venu nombreux

réserve un accueil triomphal à chacun, et Liberovici, présent, car il assurait lui même la mise en espace, reçoit largement sa part des «bravos» qui fusent ici et là. Souhaitons longue vie à ce «Faust's box» dont la création a reçu comme rarement, un accueil spontané et plutôt très chaleureux du public venu pour sa création. Preuve qu'il y a bien une audience pour la musique contemporaine, et que le TAP à Poitiers a su parfaitement le fidéliser.

Poitiers. Théâtre, le 11 février 2016. Andrea Liberovici (né en 1962) : Faust's box. Helga Davis, voix, Robert Wilson, narrateur de l'ombre, Andrea Liberovici, musique, texte, mise en scène, Ars Nova Ensemble. Philippe Nahon, direction.

Faust's Box au TAP de Poitiers



Poitiers, TAP. Le 11 février 2016, 20h30. Faust in the box / Faust's Box, création. Nouvel objet sonore en création à Poitiers avec cette production inclassable dans sa forme musicale mais si riche en sens et questionnement que son thème suscite : Faust (dans une

boîte) interroge la destinée humaine, le sens d'une vie terrestre. Désirs comblés au delà de ses espérances, le docteur Faust n'espère ni n'aspire à rien. Peut-il encore vivre ? En a t il encore la volonté et le vouloir ? A trop s'être perdu, peut-il se (re)trouver ? C'est tout l'enjeu de la nouvelle production qui met en scène les multiples interrogations de Faust dans sa boîte.

Création au TAP de Poitiers

Faust's Box / Faust in the box

Andrea Liberovici / Ars Nova ensemble instrumental



Faust est seul, enfermé dans une boîte. Il vient d'être damné et il est en fuite. Non plus vers un monde extérieur mais en lui-même. Il ne cherche plus rien sinon retrouver sa voix. S'ouvre alors un dialogue entre lui et son ombre. **La chanteuse Helga Davis**, remarquée dans la recreation de Einstein on the Beach de Philip Glass et Robert Wilson, campe un Faust ni homme ni femme. Un être qui pense et dit à la fois l'horreur et le miracle de la condition humaine. Narrateur, chanteuse et musiciens interprètent une partition à la croisée des esthétiques, démultipliant les espaces grâce à l'électronique et ouvrant la voie à de multiples illusions sonores. Andrea Liberovici signe une œuvre très originale pour voix, corps, instruments, ombres en mouvement, et crée un seul et même langage, nouveau et profondément expressif.

FACE AU MIROIR... Andrea

Liberovici qui a conçu la musique, le texte et la mise en scène du spectacle imagine Faust dans un ultime face à face : lui-même et son ombre. C'est face au miroir, le bilan d'une existence en quête de sens. Le héros (la chanteuse Helga Davis) interroge l'enjeu et le but



d'une vie terrestre à travers sa propre quête. C'est un voyage intérieur et intime qui à travers l'évocation de son enfance, de l'amour, du pouvoir, de l'argent, récapitule enjeux et désirs, finalité et moralité de toute une vie, entre passion, désir, ambition. Face au miroir de son âme, que va découvrir Faust de lui-même ? Le spectacle d'Andrea Liberovici souligne la vacuité des existences solitaires et désespérées où le lien humain, la conscience à la Nature font défaut. La force du spectacle tient à la figure centrale de la chanteuse-Faust, ni homme ni femme ; au concours d'une voix off (celle de Robert Wilson, préenregistrée, sorte de « ghost-writer » ou narrateur de l'ombre dont la voix structurante mordante et juste par la pertinence des propos, organise l'action et lui apporte sa continuité dramaturgique). Avec l'apport de l'électronique, la réalisation visuelle produit de superbes illusions sonores. Les 7 instrumentistes se fondent dans une réflexion vivante d'une tension irrésistible. Car le théâtre de Liberovici nous parle à travers Faust du chemin qui s'offre à chacun de nous. Faust, c'est nous.

Le spectacle est repris à Paris, Philharmonie, le 17 septembre 2016 ; puis du 29 novembre au 4 décembre 2016, au Teatro Stabile de Gènes (Italie)

Poitiers, TAP. Le 11 février 2016, 20h30. Faust
in the box / Faust's Box, création

Informations
Réservations

Placement libre / Création

Andrea Liberovici, musique, texte et mise en scène

Helga Davis, chant

Philippe Nahon, direction

Ars Nova ensemble instrumental (7 musiciens)

Robert Wilson, narrateur de l'ombre

Controluce – Teatro d'ombre, ombres en vidéo

Autour de Faust au TAP de Poitiers

Dialogue des plateaux : Faust, une légende allemande de Murnau, dim 14 fév 11h

Pourquoi les chefs d'orchestre mènent-ils tout le monde à la baguette ? avec François Martel, jeu 11 fév 18h30

Une question existentielle à laquelle tentera de répondre par trois fois au cours de la saison un comédien ou metteur en scène avec la complicité d'un musicien ou chef d'orchestre. Ce duo s'interrogera sur une oeuvre du répertoire, un air connu ou un compositeur célèbre, il nous ouvrira avec humour et espièglerie les portes de la musique classique et contemporaine. Des « non-conférences », élaborées avec nos trois orchestres associés, à déguster au bar de l'auditorium.

jeudi 11 février 18h30

La réponse de François Martel, comédien, avec la complicité d'Alain Tresallet, altiste d'Ars Nova ensemble instrumental.

En lien avec Faust in the box



FAUST'S BOX

A TRANSDISCIPLINARY JOURNEY

Jonas Kaufmann chante Faust sur France Musique

✖ France Musique. Samedi 2 janvier 2016, 19h. Berlioz : **Damnation de Faust avec Jonas Kaufmann**. C'était LA production à Bastille à ne pas manquer en décembre 2015, pourvu que vous ayez sélectionné la bonne date avec le ténor illustrissime et époustouflant, Jonas Kaufmann qui affrontait un nouveau défi dans carrière (après Werther, Lohengrin et bientôt Otello), ici sur les planches parisiennes, le rôle du docteur Faust, vieux philosophe, aigri et désillusionné, qui au bord du suicide est envoûté par le diabolique Méphistophélès : contre son âme, le manipulateur lui offre l'éternelle jeunesse et la satisfaction de tous ses désirs... Pour lire le compte rendu critique de Clasiquenews (soirée du 13 décembre 2015, [cliquer ici : compte rendu critique du Faust de Berlioz par Jonas Kaufmann et Philippe Jordan](#))

France Musique nous régale en diffusant samedi 2 janvier 2016 à 19h, de Faust mémorable non pas tant par la mise en scène, décalée, laide, hors sujet, parfois parasitant la lisibilité de l'action, mais convaincante grâce à la distribution, surtout masculine : Jonas Kaufmann donc et aussi Bryn Terfel dans le rôle du démon tentateur... sous la direction toujours très fine, intérieure, allusive du directeur musical de l'Opéra parisien, Philippe Jordan.

LIRE [notre présentation de l'opéra Faust de Berlioz : genèse, enjeux, perspectives...](#)

Distribution

Direction musicale: Philippe Jordan

Marguerite: Sophie Koch

Faust: Jonas Kaufmann (5 > 20 déc.)

Méphistophélès: Bryn Terfel

Brander: Edwin Crossley-Mercer

Voix céleste: Sophie Claisse

Chœur de l'Opéra de Paris

Chef des Choeurs : José Luis Basso

Orchestre de l'Opéra de Paris

Synopsis

Première partie. Au printemps, à l'aube, dans les plaines de Hongrie, tandis que le vieux philosophe Faust contemple seul l'éveil de la nature, le chant des paysans célèbre les plaisirs de l'amour. Au loin retentissent bientôt les éclats d'une marche guerrière entonnée par l'armée hongroise qui se prépare au combat. Faust reste indifférent, « loin de la lutte humaine et loin des multitudes ».

Deuxième partie. Au nord de l'Allemagne, Faust dans son cabinet de travail porte une coupe de poison à ses lèvres, décidé à en finir avec une existence devenue trop douloureuse, quand retentit dans l'église voisine un cantique de Pâques qui le sauve du désespoir en lui rendant la foi de son enfance. C'est alors qu'apparaît le cynique Méphistophélès venu lui promettre : « tout ce que peut rêver le plus ardent désir ». Il transporte Faust dans un cabaret à Leipzig au milieu d'une assemblée bruyante et vulgaire. Puis, voyant que Faust est dégoûté par tant de trivialité, il l'entraîne sur les bords de l'Elbe où il le berce d'un rêve enchanteur dans lequel apparaît l'image parfaite de l'amour, Marguerite. A son réveil, Faust veut aller retrouver la jeune fille et Méphistophélès lui suggère de se mêler à une bande de soldats, puis d'étudiants qui se dirigent vers la ville.

Troisième partie. C'est le soir. Faust, dissimulé dans la chambre de Marguerite, observe avec émerveillement la jeune fille qui tresse ses cheveux en chantant la vieille ballade du roi de Thulé. Méphistophélès, devant la maison, ordonne à son armée de feux follets d'ensorceler Marguerite. Dès le premier regard, Faust et Marguerite, se reconnaissent et se jurent une

foi mutuelle. Mais Méphistophélès les interrompt brutalement pour conseiller à Faust de fuir car les voisins réveillés par les démonstrations des deux amants, ont alerté crûment la mère de la jeune fille qui va les surprendre.

Quatrième partie. Dans sa chambre, Marguerite, seule à son rouet, s'abandonne au chagrin. En dépit de sa promesse, Faust n'est pas revenu et elle l'attend, accablée par le sentiment d'avoir été oubliée. Loin d'elle, il se laisse exalter par son désir de ne faire qu'un avec la nature qui lui apparaît comme l'unique consolation face à son « ennui sans fin ». Méphistophélès le rejoint et lui annonce la condamnation à mort de Marguerite accusée d'avoir empoisonné sa mère avec une « certaine liqueur brune » que Faust lui-même lui avait conseillé d'utiliser pour l'endormir et faciliter ainsi leurs futures rencontres nocturnes.

Pour sauver Marguerite, Méphistophélès exige que Faust signe un pacte qui l'engage à le servir dans l'autre monde et il l'entraîne en enfer au terme d'une terrible chevauchée, course à l'abîme. Marguerite est sauvée et le chœur des esprits célestes accueille cette « âme naïve que l'amour égara ». Si la jeune femme est sauvée, Faust est promis à d'éternelles flammes.

**Compte-rendu, opéra. Paris,
Opéra Bastille, le 13
décembre 2015. Hector Berlioz
: La Damnation de Faust. Avec**

**Jonas Kaufmann (Faust),
Sophie Koch (Marguerite),
Bryn Terfel (Méphistophélès),
Edwin Crossley-Mercer
(Brander), Sophie Claisse
(Voix Céleste). Alvis
Hermanis (mise en scène).
Philippe Jordan (direction
musicale).**

On le sait, La Damnation de Faust du génial Hector Berlioz est une partition rebelle, à la fois opéra de l'imagination et anti-opéra , dont la fantaisie et la concision des scènes causent bien des soucis aux metteurs en scène qui s'aventurent à la traduire en images. Nouveau trublion des scènes lyriques internationales, le letton **Alvis Hermanis** – signataire d'une extraordinaire production des Soldaten de Zimmerman au Festival de Salzbourg – a essuyé une bronca historique à l'Opéra Bastille, à l'issue de la première, à tel point que **Stéphane Lissner** lui a demandé de revoir certains détails de sa copie, changements opérés dès la deuxième représentation (nous étions, quant à nous, à la troisième).

Mise en scène huée à l'Opéra Bastille

Bronca à Bastille



Nous n'avons donc pas vu certains « effets », tel la copulation d'escargots pendant le grand air de Marguerite « D'amour l'ardente flamme », qui a provoqué l'ire ou les rires du public, et qui pourtant ne faisait, nous le voyons

ainsi, que traiter avec humour l'érotisme très accusé entre les deux principaux protagonistes. Pour notre part, donc, nous avons été séduits par la production, tant par son postulat de départ – Faust est ici un scientifique et non plus un philosophe, dédoublé par Stephen Hawking dans un fauteuil roulant (joué par le danseur Dominique Mercy), convaincu que la survie du genre humain passe par la colonisation de Mars – que par les fabuleuses images vidéo de Katarina Neiburga, projections d'une grande beauté visuelle (images de mars, champ de coquelicots d'un rouge flamboyant, baleines s'ébattant dans l'onde ou encore spermatozoïdes jetés dans une course frénétique pour aller féconder une ovule), jamais gratuites à nos yeux, à l'instar des superbes chorégraphies imaginées par Alla Sigalova.

Un bémol cependant à apporter à ses dernières, qui n'ont rien à voir avec leur pertinence et beauté intrinsèque, mais leur omniprésence nuit parfois à l'attention que l'on devrait porter au chant, comme à la musique. Autre point noir, Alvis Hermanis ne s'est pas assez investi dans la direction d'acteurs, les chanteurs – et plus encore le chœur – restant la plupart figés, ou ne faisant que passer de cour à jardin sans guère plus d'interaction entre eux.

Jonas Kaufmann, Bryn Terfel : Faust et Méphistofélès de rêve

Mais c'est plus encore pour le somptueux plateau vocal que le déplacement s'imposait. Le ténor star **Jonas Kaufmann** campe un Faust proche de l'idéal, capable d'assumer aussi bien la vaillance de « L'Invocation à la Nature » que les ductilités du duo avec Marguerite. A partir du sol aigu, son utilisation très subtile du falsetto délivré pianississimo (la « marque maison » du ténor allemand) est un authentique tour de force, et le raffinement avec lequel il intègre ces passages escarpés dans la ligne mélodique souligne une musicalité hors-pair. De surcroît, sa prononciation du français est parfaite, de même que celle du baryton gallois **Bryn Terfel**, tour à tour insinuant et incisif, qui ravit l'auditoire avec sa magnifique voix chaude et superbement projetée. La puissance de l'instrument, la beauté d'un timbre reconnaissable entre tous, comme la pertinence du moindre de ses regards, donnent le frisson. Enfin, comment ne pas être admiratif devant la multitude d'inflexions dont il pare la fameuse « Chanson de la puce », ou devant l'intelligence et l'élégance avec lesquelles il délivre sa magnifique « Sérénade ».

Face à ces deux personnages, Marguerite symbolise la vie qui résiste. La voix ronde et chaude de **Sophie Koch** donne beaucoup de douceur à l'héroïne, et la manière dont la mezzo française délivre avec maîtrise et émotion sa « Ballade », de même que sa « Romance », fait d'elle une Marguerite lyrique et grave à la fois, qui est la vraie opportunité offerte à l'humanité d'être sauvée. La distribution est complétée par le Brander plus que convenable du baryton **Edwin Crossley-Mercer**. Quant aux Chœurs de l'Opéra de Paris, magnifiquement préparés (désormais) par José Luis Basso, ils sont superbes de bout en bout, et la cohésion des registres impressionnent durablement dans la fugue de l'Amen ou encore dans la sublime apothéose

finale.

Dans la fosse, **Philippe Jordan** veille aux grands équilibres, et si « La Marche hongroise » manque de clinquant, il sait toutefois – à certains moments – conduire à l'effervescence un Orchestre de l'Opéra de Paris qui fait honneur à l'extraordinaire et subtile orchestration berliozienne. Sous sa baguette, la phalange parisienne vit, les cordes chantent, les bois se distinguent, et les mille et un détails de la partition sautent ici à nos oreilles enchantées. A peu près seul et contre tous – et malgré les quelques réserves émises plus haut – la mise en scène imaginative et esthétique d'Alvis Hermanis nous a fait rêver.

Compte-rendu, opéra. Paris, Opéra Bastille, le 13 décembre 2015. Hector Berlioz : La Damnation de Faust. Avec Jonas Kaufmann (Faust), Sophie Koch (Marguerite), Bryn Terfel (Méphistophélès), Edwin Crossley-Mercer (Brander), Sophie Claisse (Voix Céleste). Alvis Hermanis (mise en scène). Philippe Jordan (direction musicale).

**Compte rendu, opéra. Paris.
Opéra Bastille, le 2 mars
2015. Charles Gounod : Faust.
Piotr Beczala, Jean-François
Lapointe... Orchestre et**

chœurs de l'Opéra National de Paris. Michel Plasson, direction. Jean-Romain Vesperini, mise en scène.

Michel Plasson revient à l'Opéra National de Paris pour Faust de Charles Gounod. L'Opéra Bastille accueille une distribution largement non-francophone dans une nouvelle mise en scène conçue par Jean-Romain Vesperini. 3 heures d'émotion et de musique enchanteresse, mais peut-être trop déséquilibrée en ce qui concerne quelques choix artistiques qui laissent perplexes. Une performance honorée plutôt par les quelques spécialistes engagés, et un chœur et un orchestre... ravissants.

Gounod + Plasson = un duo gagnant !



Faust de Gounod a été reçu comme une œuvre innovante et impressionnante lors de sa création en 1859 grâce à un certain rejet des conventions de l'époque, notamment le chœur introductif et le final concerté. Aujourd'hui, nous

apprécions surtout les vertus musicales de la partition, sa transparente et efficace théâtralité, malgré le livret de modeste envergure de Jules Barbier et Michel Carré d'après Goethe. Rarement mise en scène, l'opus a une abondance mélodique indéniable et un certain flair avec beaucoup de potentiel dramatique. Or, ce soir le drame se voit largement affecté par toute une série de péripéties et choix incompréhensibles. Le bateau tient bon grâce à la direction musicale d'un Michel Plasson toujours maître de son art et des

chœurs impressionnants, mais nous avons de nombreuses réserves vis-à-vis de la plupart des rôles et aussi quant à la mise en scène.

Les chœurs de l'Opéra de Paris sous la nouvelle direction de José Luis Basso sont extraordinaires. Ils sont toujours investis lors des nombreuses interventions et font preuve d'un dynamisme saisissant que ce soit dans la légèreté mondaine au deuxième acte dans « Ainsi que la brise légère » ou dans l'expression d'un héroïsme mystique et glorieux au quatrième lors du célèbre chœur des soldats « Gloire immortelle ». Nous regrettons pourtant l'écart abyssal entre la richesse de leur prestation musicale et la trop modeste inspiration du metteur en scène. En ce qui concerne les solistes embauchés, il s'agit sans doute d'artistes de qualité, dont les talents musicaux arrivent à toucher l'auditoire malgré, notamment, un grand souci d'articulation et de diction du français pour la plupart. Mais connaissant la prosodie pas facile du livret, nous constatons tout autant que de tels artistes spécialistes du chant français auraient pu avoir plus d'impact. En l'occurrence **le Faust de Piotr Beczala est solide**, avec le beau timbre qui lui est propre et une projection correcte. Or, si nous aimons l'intensité passionnante et passionnée de son chant lors du célèbre air « Salut, demeure chaste et pure », nous pensons que le français peut s'améliorer et nous sommes davantage frappés et conquis par le violon solo du morceau (*NDLR : le ténor polonais vient de sortir chez Deutsche Grammophon un récital dédié aux Romantiques Français : [Piotr Beczala, The French Collection : lire notre compte rendu critique complet « Les Boieldieu et Donizetti sans défaut de Beczala, 1 cd DG](#)).*

Ildar Abdrazakov en Méphistophélès est une force de la nature. C'est un diable charmant et charmeur, avec une voix qui ne nous laisse pas insensibles. Or, encore une fois, il est regrettable que son français ne soit pas à la hauteur de son charisme scénique ni de son évidente musicalité. Nous pouvons presque en dire autant de **Krassimira Stoyanova** dans le rôle de

Marguerite. Si nous aimons les qualités de l'instrument, le français presque incompréhensible nous éloigne des charmes de sa belle voix. En plus elle , 'est guère aidée par la mise en scène, pas très valorisante pour son personnage.

Bien heureusement la distribution compte avec quelques francophones dans les rôles secondaires, notamment le baryton spécialiste du chant français **Jean-François Lapointe**. Il habite le rôle de Valentin avec une prestance et une présence pleine d'émotion qui ensorcelle l'auditoire. A la beauté plastique du chanteur se joignent une prosodie sensible et un chant sincère et touchant. Lors de son air au deuxième acte « Sol natal de mes aïeux » comme dans la scène de sa mort au quatrième, il se donne et s'abandonne totalement, théâtralement et musicalement, régaland l'audience des moments de très fortes sensations. **La mezzo-soprano Anaïk Morel dans le rôle travesti de Siebel, rayonne d'un charme attendrissant** lors de ses participations, son articulation est bonne et son chant irréprochable.

L'orchestre de l'Opéra, lui, est sans doute le protagoniste de l'oeuvre en l'occurrence, et son principal argument. Si nous avons aimé les lumières de François Thouret et la chorégraphie de Selin DüNDAR au ballet du dernier acte, nous avons beaucoup de réserves vis-à-vis à la mise en scène de Jean-Romain Vesperini, protégé d'un Luc Bondy et d'un Peter Stein.

Certaines idées de potentiel aboutissent souvent à un rien quelque peu désuet. Des nombreuses et longues transitions scéniques impliquent beaucoup de temps mort (dans une œuvre déjà longue...), l'aspect fantastique se limite à des explosions et du feu sur scène, frappant aux yeux et aux oreilles, mais d'un kitsch et d'une facilité confondante. La beauté monumentale des décors de Johan Engels contrastant avec la modestie confondante de quelques scènes célèbres. Notamment la scène de Marguerite, avec tant de potentiel, « Il était un Roi de Thulé » finissant dans l'air des bijoux, moments de la mise en scène que nous aimerions oublier.



La prestation de l'orchestre est, elle, complètement inoubliable. Michel Plasson est un des grands spécialistes de la musique romantique française d'une ardeur intacte, et toujours avec une baguette sensible et raffinée, mais aussi

inventive, réactive, parfois dynamique, parfois sublime. Toujours intéressante ! Impossible de ne pas aimer l'œuvre devant un travail si bien ciselé, l'Orchestre de l'Opéra faisant preuve d'un beau coloris, de transparence et de clarté, de charme et de brio ; une prestation si frappante par son naturel et son rigueur, inspirant tour à tour des soupirs et des frissons, des frémissements délicieux qui caressent et enivre l'ouïe en permanence. Une œuvre à voir par sa rareté, pour la beauté des performances et gestes d'un Lapointe saisissant, d'un Plasson inspiré et rayonnant, d'un superbe orchestre, de superbes chœurs, et de quelques bons danseurs... Suffisamment de séductions à nos yeux pour venir applaudir ce nouveau Faust parisien. [A l'affiche à l'Opéra Bastille à Paris, les 5, 9, 12, 15, 18, 22, 25 et 28 mars 2015.](#)

**Compte-rendu, concert.
Bordeaux. Auditorium de
Bordeaux. Le 18 février 2015.
Hector Berlioz : La Damnation**

de Faust (Version de concert). Eric Cutler, Géraldine Chauvet, Laurent Alvaro, Frédéric Gonçalves. Paul Daniel, direction.

Légende dramatique ou opéra en version de concert ? Berlioz a longtemps hésité entre les deux termes pour définir son opus faustien. Dans tous les cas, il ne semble pas avoir songé à une réalisation scénique, et c'est sous forme concertante que l'Opéra National de Bordeaux a retenu ce titre, donné trois soirées dans le formidable Auditorium dont s'est dotée la ville il y a deux ans.



Dans la partie de Faust, le ténor américain **Eric Cutler** s'avère – aux côtés de Michael Spyres (qui l'a justement remplacé le 20, Cutler étant souffrant) – le titulaire le plus enthousiasmant actuellement : perfection de la diction, clarté des aigus, raffinement de la ligne, intensité vocale, tout y est. La douceur de son air de la troisième partie, les notes émises en falsetto dans son duo avec Marguerite, le corps à corps avec la houle de l'orchestre dans l'*Invocation à la nature*, ... tous les écueils sont franchis avec une indéniable réussite !

En revanche, la mezzo française Géraldine Chauvet offre une prestation bien lisse face à lui, et se trouve trop souvent à court de souffle, d'articulation et d'influx passionnels pour vraiment convaincre en Marguerite. Par bonheur, le baryton-basse Laurent Alvaro sait lui ce que chanter Berlioz veut dire, et il en traduit magnifiquement le style, colorant

chacune de ses interventions de toute l'ambiguïté requise. Nous resterons malheureusement muet sur la prestation de Frédéric Gonçalves (Brander), un « accident de personne » dans le train, entre Toulouse et Bordeaux, nous ayant fait arriver en gare de Bordeaux alors que le concert avait déjà débuté, et en salle après qu'il eût interprété la fameuse « Chanson du rat »...

Habité d'une fougue communicative, le chef britannique **Paul Daniel** confère à l'Orchestre National Bordeaux-Aquitaine – dont il est le directeur musical depuis septembre 2013 -, une chaleur, une jubilation et une précision



enthousiasmantes. Sous sa battue, l'orchestre vit, les cordes chantent, les bois se distinguent et les mille et un détails qui innervent la partition sont magnifiquement ciselés. Cependant, les choristes lui voleraient presque la vedette : par leur cohésion et leur articulation parfaitement naturelle du français, les membres des Choeurs conjugués de l'Opéra de Bordeaux et de l'Armée française forment une seule et même grande voix qui se plie à toutes les nuances voulues par le compositeur. Quand on pense à la manière dont Berlioz les sollicite dans cet ouvrage, on ne peut qu'applaudir pareille réussite. L'apothéose de Marguerite – avec l'arrivée légère et galopante des jeunes chanteurs de la Jeune Académie vocale d'Aquitaine – est d'ailleurs le radieux couronnement de cette superbe soirée.

Compte-rendu, concert. Bordeaux. Auditorium de Bordeaux. A l'affiche les 18, 20, 22 février 2015. Hector Berlioz : La Damnation de Faust (Version de concert). Eric Cutler, Géraldine Chauvet, Laurent Alvaro, Frédéric Gonçalves. Paul Daniel, direction.

Marco Guiderini dirige Mefistofele de Boito à Prague



Prague, 22 janvier>29 mai 2015.
Boito : Mefistofele. Marco Guiderini. La genèse du Mefistofele (1868-1881) de Boito est longue et difficile : à chaque reprise après l'échec retentissant de la création initiale (5h de spectacle!) à La

Scala de Milan en 1868, Boito comme dépassé par un trop plein d'idées formelles, recoupe, taille, réécrit en 1875, 1876 enfin en 1881, dévoilant la formation que nous connaissons. Dès le prologue -conçu comme un final symphonique exprimant la souveraineté de Mefistofele parmi les anges et les chérubins soumis-, le souffle goethéen porté par le livret rédigé par le compositeur lui-même, saisit : violence, passion, lyrisme échevelé sont au diapason et à la hauteur du mythe littéraire. Ne serait-ce que pour cet ample portique qui atteint le grandiose palpitant d'une cathédrale, la partition sait enchanter avec une redoutable efficacité, entre l'opéra et l'oratorio (un clin d'oeil au final du premier acte de Tosca de Puccini, lui aussi sur le thème d'un vaste Te Deum atteint la même surenchère chorale et orchestrale, voluptueuse, terrifiante et spectaculaire).

Le Faust de Boito, 1868-1881

Dans le Prologue – fresque orchestrale inouïe, aux dimensions du Mahler de la Symphonie des mille, Boito souligne le démonisme de Mefistofele qui méprisant l'homme et sa nature corruptible, jure en présence des créatures célestes, de précipiter le vertueux Faust, tout philosophe qu'il soit. vait-il pour autant réussir ?

Synopsis, argument. Empêtré par les tableaux divers du roman homérique de Goethe, Boito respecte tant bien que mal le fil de la narration originelle où peu à peu le docteur Faust pourtant conscient des limites de l'homme et de sa nature, s'enfonce dans les tourments de la tentation et de l'expérience sensorielle. A Francfort pendant la fête de la Résurrection, Faust qui célèbre l'avènement du printemps accepte l'offre du démon Mefistofele face aux miracles et prodiges dont il sera bénéficiaire (Acte I). Au II, alors que Mefistofele détourne la duègne Marta, Faust peut roucouler avec Marguerite en son jardin d'amour. Très vite, le revers tragique d'une vie insouciant montre ses effets effrayants : au III, c'est la visite de Faust coupable dans la prison de Marguerite, incarcérée pour avoir commis un double meurtre : empoisonner sa mère (pour que son amant la visite) et noyer son enfant ! Mais Mefistofele se souciant de la seule chute morale de Faust entraîne son sujet passif dans le sabbat des sorcières, où paraît surtout l'irrésistible Hélène, la plus belle femme du monde à laquelle Faust désormais ensorcelé voue son âme (IV).

Malgré tous ces prodiges où tout est offert au philosophe : amour, richesse, bijoux et femme sublime, ... le coeur du docteur n'est pas apaisé : au ciel, il destine sa vraie



nature... morale. Mefistofele avouant sa défaite finale, éclate d'un rire sardonique. Ainsi l'opéra mephistophélique débute sur l'apothéose du Démon puis s'achève par son rire sardonique.

La partition est l'une des plus ambitieuses de son auteur dont le génie dramatique se dévoile sans limites : Boito après avoir dans sa jeunesse militante conspué le théâtre de Verdi, devient son librettiste préféré, réalisant la construction d'Otello et de Falstaff (les ultimes chefs d'oeuvre de Verdi) et surtout reprenant l'architecture complexe de Simon Boccanegra. Mefistofele profite évidemment du travail de Boito avec Verdi.

Agenda : Mefistofele de Boito à l'Opéra de Prague

L'excellent chef italien, symphoniste, bel cantiste et tempérament lyrique, **Marco Guidarini**, dirige à l'Opéra de Prague (Narodni Divadlo) Mefistofele de Boito, en janvier, février et mars 2015 : **soit au total 8 représentations à l'affiche pragoise : 22,24 et 30 janvier, 5 et 22 février puis 10 mars 2015 (puis le 15 avril et le 29 mai 2015).** La direction du maestro cofondateur du récent Concours Bellini (dont il assure la sélection des lauréats) est l'atout majeur de cette nouvelle production pragoise.



Réservez votre place pour cet événement d'un raffinement orchestral flamboyant sur [le site de l'opéra de Prague / narodni-divadlo.](http://le-site-de-l-opera-de-prague-narodni-divadlo)

cd

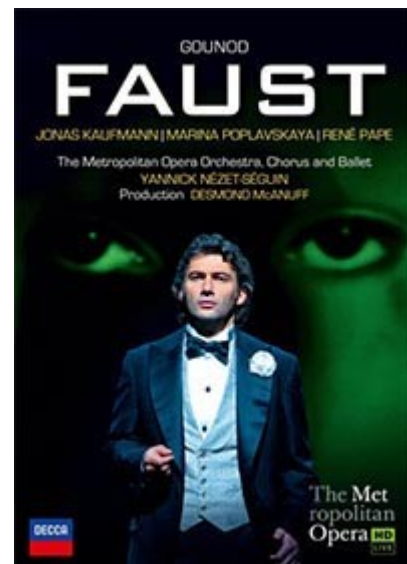
La version enregistrée sous la direction de Tulio Serafin à Rome en 1958 fait valoir la sensualité raffinée de l'orchestration comme son souffle épique dès le prologue (domination du démon sur la cohorte des anges et des Chérubins), la cour d'amour entre Faust et Marguerite, le sabbat orgiaque et le culte



d'Hélène...) : Renata Tebaldi chante Marguerite aux côtés de Mario del Monaco (Faust) et Cesare Siepi (Mefistofele). Decca. L'intégrale de l'opéra Mefistofele est l'objet d'une réédition événement au sein du coffret réunissant tous les enregistrements de **Renata Tebaldi** pour Decca : « Renata Tebaldi, Voce d'angelo, The complete Decca recordings, 66 cd (1951 (La Bohème, Madama Butterfly), Un Ballo in maschera (1970)).

DVD. Gounod : Faust (Nézet Séguin, Kaufmann, 2011)

Metropolitan Opera de New York, 2011. Aux côtés de ses Siegmund, Werther, Lohengrin et récemment Parsifal (sur la même scène new yorkaise en 2013), le Faust de **Jonas Kaufmann** irradie d'une vérité superlative grâce à une intelligence des phrasés, particulièrement délectable. Fin, possédé par une angoisse sourde, le philosophe désespéré au début qui veut croire encore à la beauté de la vie et l'illusion de l'amour trouve dans le ténor munichois, un visage, une présence, une sensibilité ... souverains. Quel chanteur ! Même si le français n'a pas la clarté immédiate de ses prédécesseurs parmi les plus marquants (dont Alagna), Kaufmann s'affirme par l'opulence de son timbre sombre d'une infinie longueur. A ses côtés, le Mephisto de René Pape, est certes puissant et trempé mais... rien que routinier. Les Valentin (Russel Braun) et Siébel (Michèle Losier), corrects. Face à ce tableau viril, globalement convaincant, que vaut l'héroïne, icône romantique ? Hélas, la Marguerite de Marina Poplavskaya ne tient pas la route : d'autant que comparé à la prestation de son partenaire munichois, son chant reste imprécis, déjà inintelligible, mais surtout stylistiquement poussiéreux et archaïque. C'est le maillon faible qui ternit le niveau musical de la production.



Dans la fosse new yorkaise, **Yannick Nézet Séguin** cisèle le romantisme flamboyant d'une partition à juste titre mythique. Dommage que la mise en scène soit elle aussi sans idée, sans relief, sans aucune intelligence dramatique. Disposant d'un tel ténor, avec les moyens du Met, on avait pensé qu'une toute autre réalisation, plus exigeante scéniquement, fut possible.

Gounod : Faust. Jonas Kaufmann, René Pape... Yannick Nézet Séguin. Enregistrement réalisé au Metropolitan de New York en 2011. 1 dvd Decca 074 3811.